





VATERLAND

## Du même auteur

Ida invente la poudre

*Seuil, 1998*

Première Personne

*Seuil, 2001*

Cerbère

*Seuil, 2004*

Chers Oiseaux

*Seuil, « Fiction & Cie », 2006*

Cendres & Métaux

*Seuil, « Fiction & Cie », 2006*

Tous mes vœux

*Actes Sud, 2010*

Auguste

*Le Bruit du temps, 2010*

Vallée des merveilles

*Seuil, 2012*

*ANNE WEBER*

# VATERLAND

récit

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
PAR L'AUTEUR

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Titre original : *Ahnen*

ISBN 978-2-02-121878-7

© Éditions du Seuil, mars 2015, pour la version française  
© Fischer Verlag, 2015, pour les autres langues

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Ça commence par mon mot de passe, qui est *panzerdivision*. Je l'ai pris il y a pas mal d'années, la première fois que j'ai demandé une carte d'accès au rez-de-jardin, réservé aux chercheurs, de la Bibliothèque nationale. Pour y retenir une place et commander des livres, il faut un pseudonyme. Évidemment, j'aurais pu choisir *velours* ou *capucine*. J'avais choisi *panzerdivision*. C'était le petit nom que m'avait donné jadis un Français au charme indéniable, et qui plus est imbattable dans un art tout à fait raffiné bien qu'ayant pas mal baissé dans mon estime depuis : l'ironie. Ce petit nom, que m'avaient valu non seulement mes origines mais aussi certaines qualités qui m'étaient propres et le sont certainement encore, m'avait alors semblé drôle. Dans le cadre des recherches que je m'apprête à faire à l'aide de ce mot de passe, il ne sonne plus si drôle que ça. Il s'agira d'un Allemand qui a passé une quinzaine d'années en Pologne. De mon arrière-grand-père.

Pour le dire tout de suite : mon arrière-grand-père n'a pas envahi la Pologne. La région de Poznań, où il a vécu, avait déjà été rattachée à la Prusse en 1815.

Mais quand même. J'aimerais changer de pseudonyme. C'est impossible. Une fois choisi, un mot de passe dit *alias* vous reste éternellement accolé, m'explique la dame plutôt grincheuse en charge de la distribution des cartes. *Panzer-division*.

Il en va de ce nom comme du passé lui-même, auquel on n'échappe pas, comme chacun sait. Et, en effet : on peut toujours partir dans un pays voisin ou lointain, apprendre à parler et à écrire la langue locale jusqu'à être pris – parfois, du moins – pour un autochtone. On peut toujours s'imaginer qu'on va pouvoir se fondre dans la foule. Mais, où qu'on aille et quel que soit le nombre d'années qu'on passe à l'étranger, tout le monde a déjà lu votre avis de recherche et, tantôt riant tantôt vitupérant, vous lance à la figure : *panzer-division* !

Le mot de passe sera donc conservé. Et, en fin de compte, je ne peux pas exclure non plus que l'occupant allemand n'envahisse à un moment les pages de ce livre.

Je commencerai par donner une sorte de nom ou de mot de passe à celui qui en sera l'objet ou le point de départ, car je ne veux ni écrire toujours « mon arrière-grand-père » – comme si cela avait été son rôle le plus important dans la vie –, ni son vrai nom en entier, Florens Christian Rang, qui est bien long, ni ses seuls prénoms, Florens Christian, comme je l'ai toujours entendu appeler dans ma famille paternelle, qui peut se prévaloir d'une longue relation intime avec cet ancêtre. Ni encore moins « notre héros », ce qui ne me plaît ni au sens narquois ni au sens propre. « FCR » (comme JFK) serait bien concis et pratique mais ferait un



peu trop penser à un club de football, à mon goût. Alors : quel pseudonyme choisirais-je si je devais demander pour lui aujourd'hui une carte annuelle à la Bibliothèque nationale ? Beaucoup de mots lui conviendraient : le chercheur (justement), le fou, l'impétueux, l'instable, l'intransigeant. Mais j'aimerais plutôt lui trouver un nom. Je choisis, en pensant au bécasseau que j'ai souvent vu courir au bord de l'eau, avançant et reculant au gré du ressac : Sanderling.

La première chose qui m'a fait chérir cet homme, quand il a commencé à accaparer mon esprit, est le titre de son principal ouvrage, resté inachevé, dont il ne subsiste que des fragments. Le livre devait s'intituler *Règlement de comptes avec Dieu*. Il devait contenir une histoire complète et une critique du christianisme ainsi que l'esquisse d'une religion à venir, et il devait être illustré, ou plutôt étayé, par le récit du cheminement spirituel de son auteur.

*Règlement de comptes avec Dieu* : Sanderling était sérieux en choisissant ce titre, comme d'ailleurs sans doute en toute circonstance de sa vie. Et moi ? Je réfléchis. Oui, je suis sérieuse, je le suis même de plus en plus, seulement le sérieux paraît avoir changé de nature depuis l'époque de Sanderling. *Règlement de comptes avec Dieu* : il suffisait de le déplacer dans le futur pour que le titre perde de son sérieux. Sans aucune intervention de ma part, rien que par ce saut dans le temps, il s'est transformé en titre comique, me semble-t-il. Le sérieux, tel qu'il était répandu du temps de Sanderling, a disparu du monde, en tout cas de notre entourage immédiat et familial. Ou en reste-t-il encore quelque chose ?

Dans son sérieux originel, ce titre témoigne d'une mégalomanie à couper le souffle. Je vois un petit homme – je l'imagine petit, non pas pour son époque, mais pour la nôtre –, or, bien sûr, vingt ou trente centimètres supplémentaires n'auraient rien changé au fait qu'il était de taille minuscule eu égard à Celui avec qui il voulait régler ses comptes. Je le vois donc, un petit homme seul à la ronde, qui tend les poings vers le ciel en hurlant *Chien ! Crapule !*, je le vois – puisqu'il l'a raconté lui-même – arracher son chapeau et le jeter à terre et le piétiner en lançant des cris vers les vastes forêts : *Chien ! Crapule !* Celui qu'il vise, c'est *Dieu, le persécuté, le « Père » qui depuis le ciel m'a infligé cela*. J'entends ces mots qui à quelques mètres de hauteur déjà sont avalés – pas même raillés – par la surdité effrayante des espaces infinis.

Il croyait donc que quelqu'un, là-haut, s'occupait spécialement de son cas, il n'avait pas encore le sentiment de disparaître dans une masse confuse. Qui *m'a infligé cela !* Tel Job, il se sentait traité avec une grande injustice, mais à quoi pouvait bien ressembler le malheur dans lequel, innocent, il avait été précipité ? Tel Job, avait-il perdu sa femme, ses dix enfants et tous ses biens ? Tel Job, avait-il été dévoré de la tête aux pieds par des tumeurs malignes ? Que lui avait-on donc fait subir ? Il n'est pas sûr qu'un siècle plus tard nous puissions trouver une réponse à ces questions. Mais nous pouvons essayer.

*Règlement de comptes avec Dieu* : il semblerait que nous ayons affaire à quelqu'un qui ne se laissait pas intimider. Ou bien : à quelqu'un qui aurait trop lu Nietzsche ? Peut-être les

deux ? J'aimerais explorer le sérieux et la mégalomanie avec lesquels ces mots ont été notés et soulignés deux fois, il y a une centaine d'années.

Au lieu d'être affligé comme son arrière-petite-fille d'un nom fort commun dans son pays, ce mégalomane porte un nom qui est presque déjà un état d'esprit et une distinction : Rang. Le rang désigne volontiers une place qu'une personne occupe dans la société ; il suppose une hiérarchie. Il me semble qu'un Rang ne doit pas se sentir pareil à un Fischer, un Weber ou un Dupont. Viendrait-il à l'esprit d'un Rang que c'est peut-être du dernier rang qu'il est question ? Mais ces réflexions ne traduisent sans doute rien d'autre que mon propre parti pris. Un monsieur Gros ne se sent peut-être pas très différent d'un monsieur Petit.

Mais qu'en est-il de Magnus ? Dans la famille Rang, on lègue de génération en génération, et toujours au fils aîné, des portraits d'ancêtres peints à l'huile, dont l'un représente un certain Magnus Rang. Ce Magnus a quelque ressemblance avec Louis XIV, ce qui tient sans doute aussi au double menton et à la longue perruque poudrée dont les boucles blanches lui entourent la tête à la manière de gros bigoudis. J'imagine qu'un Magnus doit se sentir différent d'un Dieter ou d'un Michel, et en cela je crois que j'ai raison.

Le Rang dont il va s'agir ici avait reçu pour nom de baptême Christian. Plus tard, quand il en aura assez du christianisme tel que l'incarnaient les Églises de son temps, il se donnera un deuxième prénom qui, de notre point de vue provisoirement moderne, paraît plutôt grandiloquent et le

paraissait peut-être déjà à son époque, et qui en tout cas ne sera pas de nature à rabaisser celui qui le porte à un rang inférieur : Florens. Le florissant. Le christianisme lui sembla soudain fané, sans sève. Il le rejeta et s'épanouit. Florens Christian Rang.

Le chemin est long de Florens à *panzerdivision*. C'est le chemin, pavé de mots, sur lequel ce livre avancera et reculera, quand il ne sera pas en train de prendre des chemins de traverse. Et voilà qu'un détour se présente déjà : le premier arrêt sera le mot « boche » (ou « Bosch »).

Tu devrais absolument demander une bourse à la Fondation Bosch, me dit quelqu'un à qui je raconte mon idée de suivre Sanderling en Pologne. Je ne suis pas très étonnée d'apprendre qu'il existe une bourse qui a pour ainsi dire été conçue pour moi, puisqu'il existe en Allemagne une subvention faite sur mesure pour n'importe quel projet imaginable. Pourquoi pas, me dis-je, puisque cette bourse est faite pour toi ? Et tout de suite après : As-tu vraiment besoin de cet argent ? Ne peux-tu pas faire un voyage en Pologne sans qu'il te soit payé ? À la fin, il faudra faire imprimer dans ton livre des remerciements à la Fondation Robert-Bosch, donc de la publicité pour l'entreprise Bosch. Un fier renoncement à une telle aide m'honorerait, me semble-t-il. Et, tandis que j'hésite encore entre l'honneur et l'argent, je me rends compte que j'ai déjà commencé mon voyage, et que je me trouve tout à coup à mi-chemin entre Florens et *panzerdivision*, entre Sanderling et moi.

« Bosch » est un homonyme de « boche », une des injures les plus fréquemment utilisées en France pour désigner les

Allemands. De nos jours, elle est souvent employée comme entre guillemets, et dans ce cas, plutôt rare, l'ironie sert à atténuer la méchanceté. Comme le mot se prononce de la même manière que le nom de l'entreprise, j'ai supposé pendant de longues années qu'il en dérivait. Un jour, quelqu'un m'a fait remarquer mon erreur, j'ai vérifié, et en effet : la coïncidence phonétique ne semble être qu'un drôle de hasard. D'où vient donc cette injure ? Apparemment, du mot « alboche », qui serait une contraction d'« allemand » et de « caboche » et signifierait quelque chose comme « tête de mule germanique ». Une sorte de gentil pléonasme, donc. Plus gentil, en tout cas, que le mot « boche » quand on vous le jette à votre propre tête de mule. Moins gentil toutefois que le mot « rigolboche », qui existe également en français, et qui désigne un loustic, autrement dit : le contraire d'un Allemand. J'ai tiré l'étymologie du mot « boche » du *Trésor de la langue française*, et je ferai de mon mieux pour y croire. Était-il pourtant complètement aberrant d'avoir lié pendant des années l'entreprise Bosch au mot « boche » ?

Les premiers renseignements que j'obtiens sur Bosch sont assez divergents et annoncent peut-être pour ce livre d'autres contradictions à venir. Certains voient dans le fondateur de la firme, Robert Bosch, un magnifique sauveteur de vies humaines et même quelqu'un d'engagé dans une forme de résistance politique. Le bien commun, surtout la bonne santé de ses contemporains, lui tenait à cœur ; il fit construire, entre autres, un hôpital à Stuttgart. Mais, par ailleurs, Hitler ordonna des obsèques nationales à sa mort. Et surtout : plus de la moitié des ouvriers de l'entreprise

Dreilinden Maschinenbau, une filiale du groupe Bosch qui fournissait essentiellement l'armée de l'air allemande, étaient des travailleurs forcés, des prisonniers de guerre et des ressortissants de camps qui avaient été emmenés au camp de concentration externe de Kleinmachnow, c'est-à-dire dans le quartier de Dreilinden où se trouvait le siège de la filiale Bosch. D'un côté, de l'autre côté ? Ce qui paraît incontesté, c'est que la direction de l'entreprise ne se composait pas de nazis enthousiastes mais que l'on s'arrangeait avec le régime pour éviter une expropriation. Et que la guerre que ce régime avait commencée était une excellente source de bénéfices.

Donc : prendre de l'argent de Bosch ?

Je décide de faire la demande, ne serait-ce que parce qu'elle me met immédiatement sur le chemin du livre. Si l'on m'attribue cette bourse, je pourrai toujours la rejeter d'un geste théâtral et démonstratif, me dis-je pour me justifier provisoirement : Moi, prendre de l'argent venant de vous ? Jamais ! Si ma demande est rejetée, j'évite tout dilemme moral. Attendons de voir.

La station « Bosch » ou « boche » ne se trouve pas très loin d'une autre où je m'arrêterai avant de me tourner vers Sanderling. Ce mot qui s'impose à moi, il ne l'a peut-être jamais entendu. Il ne lui évoquait rien. À son époque, il n'avait aucune signification particulière. C'est un mot que j'ai déjà entendu et lu des centaines, non, des milliers de fois, mais que je n'ai presque jamais prononcé. Et je ne le prononcerai pas non plus aujourd'hui. Je l'écrirai. Ce n'est pas le seul mot qui crée un vide autour de lui, ce n'est pas

le seul, loin de là, qui a du mal à passer mes lèvres. Mais là, quand je dis qu'il ne veut pas passer mes lèvres, ce n'est pas une façon de parler mais une injonction : le mot ne veut pas être prononcé par moi. Je ne sais pas s'il veut être prononcé par qui que ce soit, d'ailleurs, et, si oui, comment, et par qui. C'est le nom d'un lieu en Pologne ; tout le monde aura compris lequel.

Il y a quelque temps, j'ai entendu à la radio française une émission au cours de laquelle ce mot a été prononcé. Non que cela soit rare, au contraire, je le répète : c'est un mot qu'on entend très fréquemment. J'en conclus que d'autres ne ressentent pas le même malaise que moi. Dans l'émission en question, c'était l'animatrice qui l'avait dit en passant. Comme tous les Français, elle avait prononcé le « Au » comme un « O ». Et, comme je l'ai également entendu parfois, et non sans surprise, dans des bouches françaises, elle avait repoussé le « sch » à la fin. Si bien que le mot qu'elle prononçait pourrait se transcrire ainsi : Osvitch. D'ailleurs, si je me souviens bien, il n'était pas du tout question, dans cette émission, de ce à quoi ce mot est désormais lié, mais de poésie, et le mot n'apparaissait qu'en tant qu'élément de la question, devenue une formule toute faite : « Peut-on encore écrire de la poésie après Auschwitz ? » Mais il est possible que ma mémoire me trompe.

Elle ne me trompe pas en ce qui concerne la suite de l'émission. Il y a des mois qu'elle a été diffusée, et je n'ai cessé depuis d'y réfléchir. Parmi les invités, il y avait une Juive française. C'est elle qui a parlé en premier, une fois que le mot était dit. D'une voix dont l'agressivité m'a

frappée, elle a demandé à l'animatrice – mais sa voix en faisait moins une demande qu'une remontrance, et même un ordre – de ne plus jamais prononcer ce mot comme elle venait de le faire, puis, excédée, elle l'a prononcé comme il est d'usage de le faire en France. La prononciation qu'elle avait blâmée et qualifiée de fausse semblait traduire à ses yeux une négligence illicite et un manque de déférence à l'égard du nom et de ce qu'il représente. Cela, elle ne l'a pas dit, mais on pouvait l'entendre dans l'inflexion de sa voix, qui indiquait un agacement extrême, une hostilité. L'animatrice s'est excusée, puis elle a repris son discours avec une impassibilité réelle ou apparente.

Tandis que j'essaie maintenant d'aller au fond de ce qui me traversait l'esprit à ce moment-là, je sens, d'une part, à quel point je dois être prudente dans le choix de mes mots, et je suis consciente, d'autre part, et l'étais déjà à l'époque, de ma perception ambiguë de cet incident. Il me semble que dans cette minuscule scène, qui n'a pas duré plus de quelques secondes, se reflètent toute la difficulté et la complexité de la relation entre Juifs et non-Juifs depuis – cela.

Je pouvais comprendre que la femme prenne un ton plus que sec ; il était évident qu'elle ne supportait pas une prononciation qu'elle ressentait comme fausse et négligente. En même temps, quelque chose en moi se révoltait contre ce blâme. Bien que je ne prononce pour ainsi dire jamais le mot en question, il me semblait que la réprimande m'était adressée personnellement. J'avais le vague sentiment qu'en tant que non-Juive, et *a fortiori* en tant qu'Allemande, je ne pouvais pas prononcer ce mot correctement, même en fai-



sant tous les efforts du monde. Est-ce une des raisons pour lesquelles j'évite de le prononcer ?

Plus tard, je réfléchis à ce que les termes « faux » ou « juste » peuvent bien signifier, s'agissant de prononciation. Ce qui paraissait juste à la Juive française dans l'émission de radio était, comme elle devait le savoir mieux que personne, la prononciation française de la forme allemande d'un nom de lieu polonais : Oświęcim. Considéré aussi froidement, l'agacement provoqué par une prononciation perçue comme impropre et intolérable ne paraît pas justifié. Or sa réaction était bien sûr inspirée non par la froide raison, mais par des sentiments divers et flous que le mot en question et tout ce qu'il enferme suffisent largement à justifier. C'est une réaction à laquelle nous, les non-Juifs et en premier lieu les non-Juifs allemands, devons toujours nous attendre, et à laquelle nous n'avons rien à opposer. Il nous est interdit d'y répondre à notre tour par des sentiments ; il nous est interdit encore davantage d'y répondre de manière neutre et détachée. Mon intention n'est pourtant pas de me lamenter ni encore moins de nous présenter comme des personnes à plaindre, mais juste de m'approcher au moins une fois dans ma vie de cette plaie à vif que j'ai toujours cherché à ignorer jusqu'ici.

Quelle serait donc la prononciation « juste » du mot ? S'il en existe une, c'est probablement la prononciation polonaise, sans accent, si possible. En dehors des Polonais eux-mêmes, il doit y avoir assez peu de monde pour avoir une idée de ce que cela devrait donner. Je découvre qu'on n'a pas besoin de connaître un Polonais à qui poser la question, mais qu'on peut facilement trouver la réponse sur Internet. Il suffit

d'entrer le mot ainsi que le terme « prononciation », par exemple. Sur mon écran apparaît une grande fenêtre noire. Peut-être la même fenêtre noire, comme s'ouvrant sur une nuit sans lune, serait-elle apparue si j'avais voulu connaître la prononciation des mots *krzesło* (chaise) ou *dziękuję* (merci). Je n'ai pas essayé. Je sais juste à quoi ressemblent d'ordinaire les fenêtres qui s'ouvrent dans le monde digital : elles sont encombrées, il n'y a pas un seul endroit qui reste vierge, sans images ni inscriptions, et la plupart du temps ces images et parfois ces inscriptions sont en mouvement. Or la fenêtre dont je parle est immobile et d'un noir uniforme. Au centre se trouve une fine bande grise portant, à gauche, une flèche, et, à droite, les chiffres 0:01 et un symbole de haut-parleur. Je clique sur la flèche et entends une voix d'homme prononcer le mot en polonais. Ce n'est pas une voix d'automate monocorde, comme je m'y attendais, mais une voix d'homme chaude et grave. J'écoute le mot encore et encore, d'abord doucement, puis un peu plus fort. Ce que j'entends pourrait se transcrire phonétiquement à peu près comme ceci : Ocheviennetchim.

Pourquoi donc ce long passage à propos de ce mot et de sa prononciation au début d'un livre censé évoquer mon arrière-grand-père mort en 1924 ?

J'imagine le temps qui nous sépare comme un chemin. Nous sommes deux marcheurs qui empruntent différents tronçons de la même route sans jamais se rencontrer. La partie du trajet qui s'étire entre sa mort et ma naissance, et qu'aucun de nous ne foulera jamais, est à la fois ce qui nous lie et nous sépare. Si, munie de quelques connaissances tou-

chant les circonstances de cette vie particulière et plus généralement de son époque et de quelques-uns des mouvements de pensée et des positionnements que l'on pouvait y rencontrer, je m'apprête maintenant à parcourir ce long chemin qui mène vers mon ancêtre, je ne peux pas sauter, me semble-t-il, ce chaînon séparateur, et faire comme si je n'étais pas l'arrière-petite-fille mais la fille de cet homme.

À la recherche d'un accès possible à cette vie étrangère, je décide donc de me concentrer sur le tournant du siècle et les années que Sanderling a passées à l'Est, à Poznań, qui était alors une ville prussienne et s'appelait Posen, puis dans deux villages environnants. Car s'il y avait un mot qui puisse résumer cette chose qui nous lie et nous sépare, ne serait-ce pas celui dont il a été question plus haut et que je mets tant d'obstination à éviter ? Ou cet autre mot, qui lui est associé : Pologne ? Si je croisais Sanderling aujourd'hui, dans un royaume des morts invoqué par moi ou par un autre, et il me demandait ce qui s'est passé dans le monde qui était le sien depuis qu'il l'a quitté – n'aurais-je pas à prononcer d'abord le mot tant redouté ?

Toutes ces circonstances vont probablement de soi et n'auraient pas besoin d'être spécialement mentionnées. Mais, comme tout ce qui va de soi, elles se volatiliseront si elles n'étaient pas de temps en temps pensées et profondément ressenties par quelqu'un, et ainsi soustraites à l'évidence.

Comme être vivant et même comme souvenir, Sanderling a disparu des mémoires actuelles. Les dernières personnes qui l'ont encore connu sont mortes dans les années soixante-

dix du siècle passé, et je n'ai jamais parlé à aucune d'entre elles. Pourtant, il reste infiniment plus de choses de lui que de la plupart des disparus. Il y a un nombre considérable de documents qui sont gardés dans des conditions optimales de conservation dans des archives ; il y a des correspondances, des écrits publiés et d'autres non publiés ; il y a des descriptions de l'homme, y compris chez Walter Benjamin et Hofmannsthal. Il y a des photographies. Il y a les lieux où il a vécu.

L'essentiel m'en est encore inconnu aujourd'hui. Mon chemin vers le passé conduira à travers cette multitude de papiers, de lieux et de rencontres. Ce sera le trajet de ce livre. Il passera non seulement par des êtres et des événements, par des mouvements du cœur et de l'esprit, mais par la broussaille du temps. Ce sera le récit d'un voyage d'exploration.

Un secret entoure la personne de Sanderling ; quelque chose qui semble s'être révélé d'emblée à tous ceux qui l'ont croisé, mais qui, avec sa mort, est peut-être enclos à jamais dans le passé. Quelque chose d'encore plus difficile à saisir pour ceux qui ne l'ont jamais rencontré. La parole écrite, pour laquelle il avait un si grand respect, deviendrait-elle lettre morte quand elle essaie de le saisir ? Cette lettre morte peut-elle être ressuscitée ?

Essayons avec une petite phrase toute simple, disons : C'est un petit garçon sage. Mais non. Déjà, formulé ainsi, c'est faux. Un enfant est sage par peur d'une punition ou tout bonnement parce qu'il ne ressent aucune envie d'enfreindre les interdits. Ni l'un ni l'autre ne sont vrais de Sanderling



